

*point reme
encore*

Bro 6226
14

TE. ARMAND

Notes et Réflexions

pour servir à la rédaction d'une

Autobiographie

quinze centimes

Chez l'auteur

468, RUE FRANÇOIS-MIRON, PARIS, 4^e

Notes et réflexions

Pour servir à la rédaction d'une

Autobiographie

Comment suis-je devenu un *militant*? Autrement dit : à la suite de quelles crises intellectuelles, morales ou physiques, de quelles défaites infligées par, ou de quelles victoires remportées sur moi-même ou les circonstances en suis-je arrivé à me jeter à corps perdu dans le mouvement émancipateur? Telles sont les questions que je résolus d'élucider lorsque je crus le moment venu de commencer par la mienne la série d'autobiographies annoncées dans le n° 28 de l'*Ère Nouvelle* et, qu'à côté d'autres motifs, sa proportion ne me permet pas d'insérer dans cette revue.

A peine avais-je pris cette résolution que plusieurs objections se présentèrent. Suis-je bien qualifié pour raconter ma propre histoire? Qui me garantira contre les impartialités? Pourrais-je jamais considérer autrement qu'à un point de vue unique, celui auquel ma sensibilité et ma mentalité m'astreignent, tel fait ou tel événement qui m'aura paru saillant ou insignifiant et qui semblera à d'autres ou négligeable ou bien d'une extrême importance. D'un autre côté, qui, en dehors de moi, pourrait *souffrir* comme j'ai senti, *souffrir* comme j'ai souffert, *apprendre* comme j'ai appris? Qui, sauf moi, pourrait rappeler l'amertume du calice bu jusqu'à la lie, le calice de la déception, de la désillusion, — ou l'enthousiasme des heures de joie, des cris de triomphe, — ou encore l'âcre et sublime volupté qui se dégage de l'immérité douleur?

Nouvelle objection, plus fondée cette fois : Que peut bien importer à ceux qui nous lisent ou nous entendent le récit de notre existence? A quoi bon une autobiographie? Que s'agit-il de mettre en velette : les hommes ou les idées? — Les hommes sont-ils autre chose que des véhicules charriant les idées? Qui est-ce qui demeure : l'homme ou l'Idée? N'est-ce pas cette dernière qui, l'éternelle, renversera, en dernier ressort, les obstacles que l'homme, l'éphémère, accumule sur sa route. A quoi bon la publication d'une autobiographie! — A fortifier, à renforcer le courage de ceux qui hésitent, à leur crier qu'il faut cesser de contempler le passé, — qu'il faut laisser « les morts enterrer leurs morts »

— et porter les regards vers les possibilités du présent et les espoirs infinis du devenir. Qui sait si ceux-là, qui hésitaient encore au tournant de la route ne verront pas se dissiper leurs dernières doutes à la vue des empreintes qu'ont laissées les pas de ceux qui les précédèrent.

Footprints that perhaps another,
Sailing o'er life's solemn main,
A forlorn and shipwrecked brother,
Seeing shall take heart again.

Empreintes, comme le dit l'immortel Longfellow, qui aperçues par quelque — frère délaissé et naufragé, voguant sur le solennel océan de l'existence — serviront peut-être à lui rendre courage.

Mon éducation fut anti-américaine dans le sens le plus absolu du mot. Elevé dans une famille dont le chef avait pris une part active à la Commune, irréconciliable adversaire de l'église plus peut-être que des autres formes de l'autorité, on me tint soigneusement à l'écart de la « religion ». Toute mon enfance s'écoula dans l'étude. Mais vers seize ans (en 1888) la première grande crise de ma vie se déclara. Je me trouvais sous le coup d'une déception relative à certaines études. J'éprouvais un besoin intense inouï de consolation, de soutien moral que je ne rencontrais nulle part dans les auteurs que j'avais jusqu'alors préférés. Me trouvant à Londres à cette époque j'eus l'occasion de me procurer chez un bouquiniste, pour un penny, un Nouveau Testament en anglais que je lus avec la plus grande attention. Les paroles attribuées à Jésus me frappèrent surtout par leur fraîcheur, leur calme et leur droiture. Ce fut comme une lueur d'espoir dans mon horizon enténébré. Un an plus tard je fis connaissance avec la société (— jusqu'à seize ans et demi je n'étais jamais sorti de la maison paternelle sans être accompagné de ceux qui m'avaient élevé —). L'heure était venue de me créer une « position ». Désillusion amère que ce contact avec les gens d'affaires, avec tout le mensonge de l'industrie et du commerce! — Le calme disparut à nouveau pour faire place à l'incertitude; à l'angoisse.

Ce fut en 1889 que je commençai à fréquenter les réunions de l'Armée du Salut et l'après-midi du 13 octobre 1889 fut une des journées décisives de ma vie. L'officier « en charge » à la salle de la rue Auber, à Paris commentait un verset bien connu de l'évangile dit selon saint Jean: *Il faut que vous naissiez de nouveau.* — « Mais c'est pour moi cela, m'écriai-je intérieurement, la cause de mes faiblesses, de mes angoisses, de mes tourments, de ma non-ignorance de cette « nouvelle naissance » ». Et puisque je ne pouvais que l'expérimenter, pour devenir jusqu'à un certain point semblable à l'Être « né de nouveau » par excellence Jésus, il suffirait d'un acte de foi en Lui; pourquoi ne l'accomplirai-je pas? — Et je le fis.

Je suis demeuré salutiste de décembre 1889 à décembre 1897. Salutiste ! je sais bien quel sourire ce mot amène sur les lèvres de ceux qu'un terme épouvante. Eh bien oui ! j'ai été « chrétien » et à la « façon salutiste » six ans et demi durant. J'ai cru sincèrement que *bientôt* les hommes en foule naîtraient de nouveau, se hausseraient à la stature morale du Christ, le recraivaient en quelque sorte. Je ne regrette point le temps que j'ai dépensé dans l'A. du S. Pour me consacrer pleinement à son œuvre, j'ai par trois fois sacrifié une position d'avenir. Je ne le regrette pas davantage.

J'ai été le témoin ému de nombreux actes de dévouement et d'héroïsme de la part de ces jeunes gens et de ces jeunes filles qui s'en vont dans les villes ou les campagnes méprisant le ridicule, pardonnant les injures, espérant contre tout espoir, proclamant ce qu'ils croient être la vérité à des gens le plus souvent indignes d'eux. J'ai passé dans leurs rangs quelques-uns des meilleurs instants de ma vie.

Comme toute organisation humaine l'A. du S. a ses lacunes. Quelle organisation ou quel groupe en est exempt ?

Mais une formule théologique aussi étroite et une hiérarchie aussi compliquée que celles qui constituent les raisons d'être de l'A. du S. ne pouvaient me retenir indéfiniment. Je finis par me rendre compte : 1° Qu'en immense majorité les hommes refusaient de naître de nouveau selon la formule salutiste. 2° Que j'étais loin moi-même de ressembler à l'Idéal Jésus. — Le Christ avait en vain subi la tentation, connu la trahison et l'abandon, sué des gouttes de sang au Gethsémani, tout cela, pas plus que sa mort au Calvaire, n'avait sauvé ni l'Humanité ni l'hon me.

Dix-neuf siècles après ce sacrifice, la haine amère constatation, subsistait toujours entre les hommes ! Mais comment décrire ces heures affreuses de doute, ces luites que personne ne soupçonnait et dont ma foi sortait vaincue, abandonnant à ma raison, à chaque rencontre, un peu de dogme auquel elle croyait ? Il faut avoir *crû* comme j'ai cru, avoir été *heureux* dans ma foi comme je l'ai été pour imaginer les ébranlements successifs de tout mon être au fur et à mesure que s'écroulaient les états sur lesquels reposait l'édifice de mes convictions. Il faut avoir été transformé par cette foi, renouvelé comme je l'ai été pour jauger toute la douleur que m'a causée son effondrement.

J'étais déjà venu (1896-1897) en contact avec les idées anarchistes. Je lisais régulièrement les *Temps Nouveaux* dont j'avais demandé l'échange pour l'organe salutiste *En Avant !* Je puisais dans les thèses exposées un élément attisant ma révolte contre le dogme, elles remplissaient le rôle d'un ferment d'émancipation au milieu du bouillonnement de mes contradictions.

Un autre sujet d'angoisse venait compliquer singulièrement la situation. C'était la méintelligence croissante qui régnait dans

mon ménage. A tant d'années de distance je me demande si je n'étais pas le jouet d'un rêve, si réellement il m'a été possible d'aimer une femme comme j'ai aimé celle qui fut l'amienne pour en venir à ne plus ressentir à son égard que de l'indifférence, m'intéressant d'éprouver plus.

J'eus à vaincre, pour parvenir à l'épouser, une sourde résistance de la part de l'Administration de l'A. du S., résistance qui occasionna ma sortie, à deux reprises et pour quelques mois. (1-9 et 1893) de cette organisation. Ni les conseils de certains salu- tistes des plus influents, ni l'opposition de ceux qui m'avaient élevé, ni quatre ans de fiançailles ne parvinrent à ébranler ma résolution de me marier à la femme que j'avais choisie. J'avais foi en Dieu et en l'avenir ! Hélas ! ni Dieu ni l'avenir ne répondirent. Peu de temps après notre mariage, je m'aperçus que je n'étais trompé dans mon choix... Il n'entre pas dans mon intention de jeter le blâme sur mon épouse ; qui peut, en semblable cas, déterminer les torts ou les raisons de chacun ? Nous n'étions pas faits pour nous comprendre, voilà tout. Notre conception de la vie différait trop et il ne me fallut que quelques mois pour me prouver qu'entre nous ne pou- vaient exister cette intimité de cœur et cette union d'intellect sans lesquelles toute union me semble ou de la prostitution ou de l'hypocrisie.

En août 1895, l'Administration de l'A. du S. inquiète de cette incompatibilité persistante, nous présagait un « divorce mondain ». On le retardait le plus possible en nous séparant l'un de l'autre pendant de longs mois. Mais, à ce prix, la situation était intolérable. Je ne pouvais m'accommoder de pareille solution, je ne voulais pas l'isolement. Je ne fatiguerai personne par le fastidieux exposé des phases de cette mésaventure qui aboutit en décembre 1897 à Bâle (1) à une scène intime si violente qu'elle me valut de la part des chefs de l'Armée du Salut une peine disciplinaire, autrement dit une réduction de rang.

Je m'insurgeai contre cette décision selon moi imméritée. J'avais accompli les besognes qui m'avaient été confiées, sept ans durant, avec loyauté et conscience, n'épargnant ni le temps, ni les veilles ni la fatigue ; je donnai donc ma démission d'« officier » de l'Armée du Salut. Quelques jours après et alors que j'avais en vue une situation en Suisse, je recevais une lettre de M. E. D. Booth-Hellberg, directeur à ce moment de l'A. du S. pour la France et en Suisse me demandant de venir à Paris comme secrétaire « à titre d'employé ». M. E. D. Booth-Hellberg insistait pour que je ne rompis pas définitivement avec l'A. du S. Pourquoi, ai-je accepté ? Est-ce en souvenir de cette foi évanouie que j'espère peut-être secrètement voir renaître ? ou le

(1) J'étais alors secrétaire de rédaction du *Cri de Guerre*, du *Kriegs- ruf*, du *Jeune soldat* et du *Junge Soldat*.

désir d'être encore utile à une œuvre pour laquelle je m'étais donné sans compter ? L'un et l'autre motifs sans doute.

A un autre point de vue, ma position d'employé me rendait indépendant, elle me laissait ma complète indépendance en matière religieuse.

J'eus cependant tort de consentir, car les six mois qui s'écoulèrent ensuite furent les plus terribles de mon existence; Ballotté entre les idées salutistes qu'à intervalle, je souhaitais partager à nouveau (2) et les concepts anarchistes (3) que je ne m'assimilais pas toujours bien, dérouté par certains propos émanant de soi-disant anarchistes rencontrés dans les « groupes » les juifs influençaient mon esprit troublé, harassé par les discussions qui déchiraient notre ménage, plus aiguës, plus intenses que jamais, je sentais qu'il fallait en finir. *En finir*, mais comment ? J'étais en proie à une surexcitation ne laissant place à aucune réflexion. La pensée me venait parfois de tuer quelqu'un pour rompre avec une situation impossible à décrire. J'y eus laissé la vie et tout aurait été dit. Ou bien je rêvais de quitter ma femme, ne serait-ce que pour éviter un acte de folie. Je pris cette décision sur le champ et lui écrivis une lettre dont j'ai conservé copie et dont voici un ou deux fragments : ils donneront un aperçu de mon état d'esprit.

.....
Tu sais comme moi qu'en dépit de nos efforts réciproques, nous ne pouvons parvenir à nous entendre. Nous n'avons pas la même conception de la vie. Nous n'envisageons ni l'un ni l'autre les choses sous le même angle. Pester ensemble ce serait, à mon avis, prolonger un état de choses dont nous souffrons tous les deux sans qu'aucun remède puisse y être apporté.

.....
En ce qui me concerne cohabiter avec quelqu'un qui était destiné à partager votre existence être obligé de se sentir vis-à-vis de cet être comme un étranger, c'est une chose que je ne puis supporter.

9
Et puis mes convictions d'antan où sont-elles ? J'ai beau lutter et lutter, ce que je *sais* a malgré tout la victoire sur ce que je *crois*, sur ce que j'ai cru. Je n'y puis rien. Comme mes yeux se sont dessillés ces derniers temps ! Allons donc ! l'homme n'est sur la terre que pour combattre, comme tous les êtres, et ce sont les mieux constitués, physiquement ou mentalement, les plus aptes, en un mot, qui subsistent ou qui triomphent. Le but de l'existence de l'homme c'est le mieux-être, il n'y en a pas d'autre et dans l'éternité, qui n'est que la continuation du présent, l'esprit n'en a pas d'autre non plus. Le mieux-être, voilà où tend l'humanité depuis ces âges reculés où notre ancêtre préhistorique, tout velu, tout poilu, défendait sa pâture contre les

(1) J'eus même l'idée de rentrer de nouveau dans l'A. du S. comme officier.

(2) On peut trouver sur le *Libertaire*, d'alors des articles sous le pseudonyme : *Frank Junius*, je crois.

grands fauves. Et l'homme a le droit de rechercher et de conquérir ce mieux-être par tous les moyens à sa portée. Il a le droit de satisfaire sans entraves tous ses appétits naturels et seuls ceux qui vivent contre nature ou les hypocrites s'y opposent. Le bien et le mal, mais ce ne sont au fond que deux manifestations d'une même chose, vue sous un point de vue différent. Tout dépend des circonstances, ce sont elles qui déterminent nos actions. Il n'y a rien et tous les jours j'en vois la preuve, qui puisse nous préserver des circonstances de notre environnement.

Je terminais ainsi cette lettre :

Il n'existe qu'une justice devant laquelle on doit s'incliner, qu'une voix qu'il faille obéir, qu'une loi qui puisse nous guider : c'est la justice, c'est la voix, c'est la loi de la nature. Tout le reste est illusion, chimère et bêtise.

Une fatale coïncidence voulut que le jour même où devait s'accomplir cette séparation, on me demanda de porter à un imprimeur une somme de plus de deux cents francs. Comment la pensée a-t-elle pu me venir de m'approprier cet argent, pensée qui a grandi peu à peu presque à devenir une obsession à laquelle je ne pus résister, c'est ce qu'il m'est impossible d'expliquer. J'étais en proie à une fièvre telle que les détails de cette journée échappent à ma mémoire. Je crois pourtant me rappeler que la nuit, c'était en juillet, me trouva loin, dans quelque banlieue, la malheureuse somme toujours dans ma poche. Le lendemain, j'eus comme une âpre sensation de joie, un surfeit d'allégresse de m'être placé si brusquement en dehors de la « morale » courante, d'avoir rompu si brutalement avec l'honnêteté. Il se passa plusieurs jours durant lesquels je me persuadai avoir accompli une action d'éclat. Pensez donc ! j'avais foulé aux pieds l'honnêteté, la loyauté, « toutes les balançoires. » Je me mis à fréquenter assidûment les groupes anarchistes. Je me sentais l'étoffe d'un ardent révolutionnaire ; j'étais devenu un chaud partisan de la propagande par le fait.

Pour étouffer mes antiques conceptions de l'honnêteté qui remontaient à la surface, j'interrogeai des camarades, leur demandant leur opinion sur un cas donné que j'imaginai aussi ressemblant au mien que possible. Tous, sans exception, trouvèrent mon acte d'accord avec ce qu'ils appelaient la « morale anarchiste ». Presque tous exprimaient le regret que je n'eus pas dérobé davantage. — C'est à cette époque que je collaborai au *Cri de Révolte* et à *La Misère*.

Le choc avait été trop rude et toutes les approbations du monde n'auraient pu calmer le remords dont la voix se faisait de plus en plus pénétrante. Le calme était revenu et, à la réflexion, cette sorte de « reprise individuelle » m'apparaissait de moins en moins comme louable. En m'emparant de cette somme mon but avait été de me procurer de l'argent et me créer des ressources

que je n'avais pas. Je n'avais point en vue une propagande quelconque. Aussi, deux préoccupations effacèrent bientôt toutes les autres : 1° Prendre sur moi tous les torts et supplier ma femme de renouveler une expérience que je me reprochais de n'avoir peut-être pas poursuivie assez loin. 2° Me mettre en règle avec l'A. du S. Je me mis courageusement à l'œuvre, car l'argent s'était écoulé pendant ces semaines de luttes intérieures. Je côtoyai de près la misère. Je dus colporter des marchandises de porte en porte, vendre des almanachs forains dans les marchés des environs de Paris, faire des traductions à vil prix : tout ceci jusqu'au jour — en février 1893, — où je fus assez à flot pour que ma femme, cédant à mes instances, put revenir de Suisse où elle s'était installée.

Quant à me mettre en règle avec l'administration de l'A. du S., ce fut un peu plus long. J'avais cependant commencé à le faire sous la forme de regrets vivement exprimés, puis en lui abandonnant mon mobilier et plus tard en remboursant en espèces une certaine somme jusqu'à ce que mon compte fut bouclé définitivement (1).

Une fois cette crise terrible passée, c'est à-dire vers 1899, je me retrouvai tout aussi décidé qu'auparavant à me dépenser pour la propagation d'idées que je croyais justes. Il m'est impossible, je l'avoue, de rester inactif. J'obéis à une force intérieure qui peut subir des éclipses, mais qui ne s'est jamais montrée si intense qu'à la suite de pareilles crises. Quant à l'essai de reprise de vie commune, il n'avait point réussi, tandis que les idées orthodoxes de ma femme ne se molifiaient pas. Les miennes évoluaient de plus en plus et devaient bientôt aboutir à cette nuance de la libre pensée religieuse dont le protestantisme libéral est une branche, avec Ch. Wagner, les Jean Réville, les J. E. Roberty (2). Laisant de côté nos difficultés d'ordre intime, je collaborai (en 1900), à l'*Universel* journal pacifiste dirigé par un excellent ami, M. Huchet, ex-officier lui aussi, de l'A. du S. qui n'ignorait rien de son histoire. C'est à ce moment que mon attention fut attirée vers les idées de Tolstoï et sur le christianisme primitif. Mais l'*Universel* ne pouvait répondre à mon état d'esprit. Plusieurs circonstances m'amènèrent à créer une feuille à part, avec l'aide d'amis baptistes. Et le premier numéro de l'*Ere Nouvelle* vit le jour en Avril 1901.

Armée du Salut, Quartier général, 3 rue Auber, PARIS.

Paris 27 janvier 1902. — Monsieur E. Armand, Paris. — Cher Monsieur. En réponse à la demande que vous m'adressez ce

(1) Comme en fait foi la lettre suivante.

(2) Je dois, à ce dernier d'avoir été affranchi des derniers restes de mon dogmatisme théologique.

J'ai fait le plaisir de vous dire qu'il ne reste plus rien au débit de votre compte au Quartier Général.

Votre bien dévoué,

A. PEYRON ROUSSEL, Secrétaire général.

C'est un an après, en février 1931, que je crus devoir rompre définitivement avec ma femme et clore cette trop longue expérience. Les événements sont encore trop récents ; je n'y insiste pas. Le moment vint où mon utilité ultérieure me parut être au prix de cette séparation, tant nos divergences de vues s'accroissaient. Je considère d'ailleurs comme repugnante et immorale une cohabitation de ce genre lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'harmonie et de communion de cœur et d'esprit ; comme je considère immoral le et antilibertaire l'accomplissement de l'acte sexuel avec un être dont on n'est pas profondément épris. Ce n'est certes pas que je me sente le droit de condamner toutes les cohabitations ou que j'y ne leur trouve souvent une excuse. J'espère simplement que l'humanité en viendra un jour à cette conception de l'amour.

Reste la question des enfants. Eh bien, tout pesé, n'importe qui préfère le spectacle de parents désunis. Je sais que dans la société actuelle, le problème de la séparation ne peut guère se résoudre à la satisfaction de tous. Dans mon cas, ce fut la mère qui prit la charge éducative des enfants tandis que le père s'occupait de leurs besoins matériels. Cette solution, pénible pour le dernier, ne pouvait être différente dans ce cas particulier ; est-elle la meilleure dans tous les cas ? Ce n'est pas ici le lieu de la discuter.

J'ai passé sous silence ma rencontre avec celle qui devait être « une compagne selon mon cœur ». Marie Kugel, et qui ne craignit point ni les obstacles, ni les affronts ni les amertumes pour unir quelques mois plus tard son sort au mien. Et nous voici tous deux, en dehors de la « morale » nous efforçant, dans une existence très remplie, de mettre nos actes d'accord avec les idées que nous défendons dans l'*Ere Nouvelle*. Mais, si les adversaires de ces idées ne respectent pas ces efforts loyaux pour demeurer publiquement conséquents avec nous-mêmes qu'importe ? Et d'ores et déjà nous déclarons si les circonstances nous conduisent de nouveau en dehors de la morale ordinaire, nous ne nous embarrasserons de leurs jugements pas plus que devant.

Quant à l'*Ere nouvelle*, il suffit de la lire pour se rendre compte de son évolution parallèle à la mienne, est-il besoin de le dire. Inéprouvante de toute association, de tout clan, de toute chapelle, ses pages révèlent une horreur profonde pour le préjugé, le mensonge, le parti pris, la haine, la polémique d'injures, tout ce qui fausse l'esprit de recherche, de libre examen individuel ; tout ce qui favorise l'esprit de secte et l'inconscience collective y est combattu vigoureusement. Elle s'efforce d'être impartiale et elle ne

craindre jamais de reconnaître ses erreurs. N'est-ce pas un acheminement vers la publication idéale ?

J'ai ainsi esquissé et cela, aussi fidèlement que me l'a permis ma mémoire, les phases principales de quinze ans de mon existence. Quel est le résultat de ces expériences si douloureuses, de ces crises si poignantes que j'ai senties parfois ma raison chanceler : J'ai par-dessus tout gardé de mon passé une aversion profonde pour tout ce qui de près ou de loin dégage une odeur de sectarisme ou de dogmatisme.

Par ce que je ne considère pas ni la brutalité, ni la violence, ni la haine, ni la vengeance comme des facteurs d'émancipation ou d'éducation individuels, je passe volontiers pour un « anarchiste chrétien » ou un « tolstoïen ». Profondément idéaliste, la vérité est que je me sens aussi loin du dogmatisme « anarchiste chrétien » ou « tolstoïen » que du sectarisme des « anarchistes révolutionnaires ». La vérité, c'est que mon être tout entier se révolte contre tout ce qui tend à enserrer l'esprit ou le cœur dans une formule collective : formule philosophique morale ou économique ; c'est que j'ai horreur des solutions toutes indiquées d'avance. Où aboutir ailleurs qu'où j'ai abouti venant d'un christianisme qui exposait si vivement la notion du salut individuel ? Pouvais-je me rallier au socialisme où l'individu me paraît inéluctablement sacrifié aux exigences de la collectivité. Une seule voie me restait ouverte : celle que suivent les anti-autoritaires conscients qui ne comptent ni sur la violence systématique, ni sur l'excitation passagère des masses pour établir une société où les hommes pourraient se grouper par affinités et, par le jeu de la libre-entente, choisir le régime économique, l'enseignement philosophique ou la règle morale qui concorderait le mieux avec les tempéraments, les mentalités ou les conceptions de la vie particulières à chaque groupe (1).

Voilà le but. Pour y arriver, il me semble nécessaire de commencer par susciter en chaque être humain le désir d'apprendre à *penser par soi-même* et à *vivre ce qu'il pense*.

Cette recherche de la perfection individuelle, dont la fin me semble consister en ce que chaque être prenne personnellement conscience de son devenir menacerait de devenir un pur égoïsme si son utilité ne s'affirmait extérieurement par une propagande d'un genre ou d'un autre en vue d'amener autrui, — le prochain, notre frère, — notre camarade à penser par soi-même et à vivre selon ce qu'il pense.

Je le demande encore : Quelle fatalité donc a décrété que la violence, la haine ou la vengeance fussent l'unique tactique à employer pour amener l'avènement d'une société libertaire où, les hommes pensant par eux-mêmes, l'expérimentation sociale, morale, philo-

(1) Personnellement, au point de vue économique, je me rattache au *communisme libertaire*, tout au moins comme idéal.

philosophique serait rendue possible, une société, en un mot, où on ne connaîtrait ni exploitation de l'homme par l'homme ni autorité de l'homme sur l'homme. La violence organisée a fait jusqu'ici que les hommes subissent l'autorité d'autrui : Le nombre grandissant des mentalités libertaires, l'éducation des individus, la révolte consciente et non violente (c'est-à-dire sans haine, brutalité ou effusion de sang inutile contre tout ce qui tend à perpétuer cette société autoritaire et exploitatrice, les actes d'initiative collectifs en matière économique finiront par détruire l'édifice social érigé par l'autorité et la violence.

Est-ce à dire que je condamne les actes de légitime défense individuelle, les explosions d'indignation personnelles ou collectives ?

Qui ne les comprendrait en face de certaines misères ou de certains actes d'arbitraire. Je ne suis pas un sectaire de la « non-violence » et je me sens prêt à marcher d'accord avec tous ceux qui n'attachent pas à la violence la signification d'un article de foi. L'entente sur un certain nombre de points entre gens de bonne foi et tolérants est beaucoup plus facile qu'on ne le pense généralement, puisque seuls fanatiques et inébranlés de leur personne s'en excluent eux-mêmes.

Je professe une conviction profonde dans le triomphe final de la liberté, de la conscience individuelle, de l'impartialité de l'amour et de la libre-entente entre les hommes sur l'autorité, l'inconscience collective, la haine, la violence, le mensonge et les exploitations de toutes sortes. C'est cette conviction qui me pousse à continuer, à œuvrer dans le sens indiqué et à m'allier avec ceux qui agissent dans le même sens que moi, n'importe les qualificatifs d'ordre social, moral ou philosophique dont ils revêtent leurs aspirations, ou les mobiles intérieurs qui les poussent à agir. Je n'ai point à m'en inquiéter, pas plus que de leur passé. Leur sincérité actuelle est mon unique souci (1).

E. ARMAND.

(1) C'est dans ce sens que les amateurs d'étiquettes pourraient me dénommer « anarchiste chrétien » bien que je sois loin d'être d'accord avec certaines idées émises par le journal *Vraie* en Hollande, par exemple, ou certaines vues exprimées par plusieurs tolstoïsans. Pour dire vrai, les termes « anarchisme chrétien » « anarchisme non-violent » « anarchisme pacifique » ne rendent qu'imparfaitement ma pensée.

(Sur la question sexuelle)

absolus

qu'il répondent, par certains côtés, à mes conceptions actuelles

a/ //